



Série (1/3)

Quel fut l'impact environnemental de la Première Guerre mondiale, premier conflit à échelle industrielle de l'histoire ? A-t-on hérité de ces bouleversements ? Comment la nature se relève-t-elle des ravages de la guerre ? Tel est le thème au cœur de "Paysages en bataille", une enquête réalisée avec le soutien du Fonds pour le Journalisme de la Communauté Française que "La Libre" vous propose de découvrir en avant-première. Ce travail se poursuit sur : www.paysagesenbataille.be

Paysages en bataille

► La guerre 14-18 a radicalement labouré les paysages du front.

► A-t-on pris la mesure des bouleversements subis par l'environnement ?

Enquête Isabelle Masson-Loodts

Toute guerre est violente. Mais la "Grande Guerre" surpassa la brutalité des précédentes avec le développement d'un arsenal inédit. A Ypres, le 22 avril 1915, l'armée allemande utilise pour la première fois un gaz toxique à base de chlore. Le témoignage du docteur Béliard, médecin du 66^e régiment d'infanterie, rend bien compte de l'horreur de cette attaque par surprise: "Des hommes se roulaient à terre, convulsés, toussant, vomissant, crachant le sang. La panique était extrême. Nous étouffions dans un brouillard de chlore".

Durant tout le conflit, les armes chi-

miques vont ainsi se diversifier: chlore, phosgène, "gaz moutarde", arsines ou encore chloropicrine. Si les témoignages sont nombreux concernant l'impact direct des gaz, on ne se pose pas alors la question de savoir comment ceux-ci évolueront dans l'environnement. Légitimement, les premières préoccupations des combattants vont aux morts et intoxiqués...

Par ailleurs, de nombreux écrits livrent des observations de l'évolution du paysage et de la nature sur le front. Les arbres, en particulier, tels des mutilés de guerre, focalisent souvent l'attention des observateurs. Dans les ouvrages consacrés à la restauration du pays après la Première Guerre mondiale, les auteurs ne parlent pourtant pas des préjudices subis par la forêt...

"En Belgique, estime Pierre-Alain Talier, chercheur en histoire des forêts à l'ULB-Igeat et archiviste aux Archives de l'Etat, les forêts ont perdu environ 22 000 hectares pendant la guerre, en raison tant des destructions provoquées par les combats que des exploitations abusives liées aux besoins militaires ou commerciaux des Allemands".

Certains bois mis à ras sur le front dis-

parurent à tout jamais. En compensation des destructions causées par les combats et les services allemands dans les forêts belges, l'annexion de cantons d'Eupen-Malmedy apporta 33 000 ha de forêts. Mais en Flandre, les bois du mont Kemmel, du Polygone et de Houthulst furent parmi les seuls à être replantés. Et en Wallonie, certaines forêts comme celle de Neufchâteau changèrent de visage, les plantations de feuillus dévastées étant souvent remplacées par des résineux.

Mais les préoccupations des autorités, après guerre, allèrent davantage à la restauration de l'agriculture. De nombreux essais sont tentés dès 1919, car on doute alors que les terres dévastées puissent encore être fertiles. On envisage même alors le boisement de toute la superficie. Mais lors d'une discussion à la Chambre, le ministre de l'Agriculture Ruzette affirme que "contrairement aux impressions de quelques pessimistes, la très grande partie - environ 90 000 hectares - de la zone dévastée sera récupérable pour la culture". Le boisement n'est envisagé que pour 15 000 hectares environ pour lesquels on estime alors que le prix de la

restauration dépasserait la valeur récupérée.

La loi du 15 novembre 1919 s'inscrit dans la ligne de ces réflexions, prévoyant divers systèmes de remise en état des terres dans un périmètre déterminé de régions dévastées...

En France, tous les champs de bataille ne connurent pas le même sort. Les terres d'Artois et de Picardie furent aussi largement rendues à l'agriculture, tandis que dans l'Est, l'Etat classa de vastes territoires comme Zone rouge, et les racheta pour les soustraire à l'exploitation agricole. Pour Jean-Paul Amat, professeur de biogéographie à l'université Paris IV-Sorbonne, un des éléments déterminants de cette différence de traitement est la relation des sociétés vis-à-vis des territoires bouleversés: "Le monde de l'agro-industrie des grands céréaliers et betteraviers du Nord, riche et représenté à la Chambre, avait déjà annoncé pendant la guerre son intention de s'occuper lui-même de la remise en état de ses terres après le conflit. De l'autre côté, à l'Est, là où avant guerre le petit agriculteur partait en sabots cultiver ses trois hectares sur les plateaux lorrains, beaucoup de vil-

lages n'ont pas vu revenir leur population après la guerre..."

Les décisions prises dans l'après-guerre modifieront le paysage mais auront aussi un impact sur le développement économique des régions: alors que dans le Westhoek l'agriculture intensive ferait presque oublier les dévastations de 1914-1918, à Verdun, 10 000 hectares de forêt domaniale perpétuent le souvenir du champ de bataille, et le tourisme de mémoire constitue une des rares ressources économiques de la région.

Partout toutefois, subsiste sur ces territoires un héritage sur lequel on a voulu fermer les yeux jusqu'à ce jour: celui des munitions et déchets de guerre encore enfouis dans le sol.

→ Lundi, découvrez le second volet de cette série en trois actes: "Les moissons de fer"

Fonds pour le journalisme

La boue des tranchées

► Le conflit a liquéfié les sols. Et peut-être influé localement sur le climat.

La boue s'ajouta aux multiples supplices vécus par les soldats sur le front de la Première Guerre mondiale. Max Deauville (pseudo du docteur Maurice Duwez) la rendit célèbre en titrant un de ses ouvrages de récits de guerre "La Boue des Flandres". De nombreux autres témoignages en parlent comme d'un enfer.

"Imaginez-vous une boue dans laquelle on s'enfonce jusqu'au ventre, certains s'enlisent même et c'est avec beaucoup de peine qu'on parvient à les en retirer; jusqu'à six kilomètres au-delà du canal de l'Yser, ça va, [...] il y a soit des routes faites avec des pierres ou des rondins, soit des pistes de caillebotis. Mais après! Restent trois kilomètres environ, c'est un supplice que de patauger là-dedans." (327^e R.I., c.p. l' Armée)

La boue ne se cantonna pas au secteur le plus occidental du front: elle fit partie du quotidien des tranchées de la Picardie à la Champagne. L'historien de l'environnement américain Martin R. Mulford compare cet afflux de boues sur le front au phénomène de liquéfaction des sols qui peut se produire lors de tremblements de terre sur des terrains sablonneux. "La liquéfaction, explique-t-il, est le processus par lequel la terre apparemment solide se transforme en une sorte de liquide quand un tremblement de terre secoue une zone de sol d'une structure particulière".

Ce phénomène aurait notamment été observé lors du tremblement de terre de Loma Prieta en 1989.

La terre, perturbée par les bombardements, privée de tout végétal absorbant l'eau, et soumise au ruissellement des pluies, se liquéfia ainsi au point de devenir dangereuse. Plus qu'un simple élément pénible pour les mouvements des troupes, la boue se fit même meurtrière: elle pouvait avaler un homme ou un cheval en quelques minutes. Martin R. Mulford estime aussi, sur la base d'études météorologiques de la fin du XX^e siècle, que la présence de grandes quantités de particules de poussière, de fumée et de produits chimiques dans l'air a augmenté le nombre de noyaux de particules autour desquels l'eau pouvait se condenser, et accru ainsi la pluviométrie dans la région du front pendant les années de guerre...

Le biogéographe français Jean-Paul Amat se veut plus prudent dans l'explication de ces phénomènes: "Il est établi qu'il y a eu des processus d'érosion des sols provoqués par la guerre. Pour le reste, les effets directs de la guerre sont plus météorologiques que climatiques: il n'y a pas eu de changement climatique lié à la Première Guerre mondiale, mais il y a certainement des effets marginaux sur les types de temps. Les archives climatiques de la guerre permettent une approche intéressante des accidents du climat: c'est devenu un enjeu important aujourd'hui, alors qu'on est en train de construire des bases de données pour tenter de comprendre les changements actuels".

I. M.-L.

Zoom

Les chiffres de la Grande Guerre en Belgique

Ernest Mahaim, auteur de "La Belgique restaurée" (Ed. M. Lamartin, 1926), donne une vue d'ensemble de la Belgique, à l'heure des bilans d'après-guerre :

- 100 000 immeubles détruits ou gravement endommagés;
- 1300 édifices publics à reconstruire;
- 40 367 soldats tués ou morts de leurs blessures ou de maladies;
- entre 36 000 et 50 000 mutilés et invalides;
- environ 100 000 hectares de terres bouleversées par les obus, couvertes de fils barbelés ou inondées;
- Le cheptel de chevaux et de bêtes à cornes réduit de moitié, celui de porcs diminué de deux tiers;
- 26 des 57 hauts-fourneaux dévastés;
- 1100 kilomètres de chemins de fer détruits;
- 1419 ouvrages d'art démolis.

Certaines villes comme Visé, Dinant, ou Louvain ont beaucoup souffert de la guerre, mais la majorité des destructions ont eu lieu en Flandre Occidentale, où le front s'est figé sur 60 kilomètres de long durant 4 ans.

Dans un texte sur "La reconstruction des régions dévastées", Sven Carnel (Membre de la Société d'Histoire de Comines-Warneton et de la Région) rappelle les mots utilisés par l'inspecteur M. Miserez dans son rapport de 1921 au ministre de l'Agriculture: "Un silence de mort plane au-dessus de l'immense plaine où dorment 62 villages et 3 villes jadis riches et prospères. (...) Seuls, au milieu de ce néant, des troncs d'arbres apparaissent, dressant vers le ciel de lamentables moignons de branches hachés par la mitraille. Tout le polder est sous eau et les vagues de la mer s'avancent à quarante kilomètres vers l'intérieur du pays (...). C'est un désastre à nul autre pareil. (...) De toutes parts, des obus non explosés jonchent le sol (...) 300 000 habitants de ce pays sont sans foyer et sans ressources. Maudite guerre!" I. M.-L.